

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Thierry BUECHE

Tous unis contre...

Dans Echos de Saint-Maurice, 1998, tome 93b, p. 57-59

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Tous unis contre...

par Thierry Bueche

Si je pense au mythe fondateur de la confédération helvétique, deux images me viennent à l'esprit: l'une incarne avec Guillaume Tell l'opposition à un pouvoir exogène, la seconde, avec le serment du Grütli, l'union des forces indigènes. L'identité helvétique, ou plus généralement l'identité politique repose-t-elle vraiment sur cette double face: un regard se nourrissant d'une hostilité avec l'extérieur et le second ne voulant voir que la concorde à l'intérieur?

Pour m'aider à trouver quelques réponses, je choisis d'interroger l'Athènes antique: n'est-elle pas la référence politique de nos démocraties occidentales? Il est vrai tout d'abord que les Athéniens n'ont jamais peut-être vécu autant leur «identité nationale» que lorsqu'ils pouvaient l'inscrire face à un étranger menaçant. L'Athènes que nous admirons n'est-elle pas fille des guerres Médiques? Face à l'impérialisme perse, les Athéniens se sont vraiment sentis unis et ont éprouvé ce sentiment en servant comme hoplites (soldats): c'est au coude à coude, face à l'ennemi, qu'ils expérimentaient la citoyenneté. Puis, les menaces exogènes diminuant, la politique étrangère devint impérialiste et l'individualisme reprit ses droits. Il faudra attendre l'opposition à Sparte, et celle face à Philippe de Macédoine pour susciter et vivifier à nouveau un élan national.

Répondre en milicien à une menace extérieure n'est-ce pas l'expérience privilégiée de l'identité nationale? Ne sommes-nous pas prêts aussi parfois à susciter ou réveiller cette menace pour qu'elle puisse poursuivre son œuvre de cohésion nationale? L'homme perd-il ses points de repère s'il ne peut plus compter sur des limites, des frontières, des barrières qui le protègent de l'autre? Ne sommes-nous pas capables d'inventer une autre manière de vivre la différence? Avant de clôturer ma propriété, ne puis-je pas rencontrer mon voisin et voir avec lui ce qui nous conviendrait le mieux comme limites? Faire de cette frontière un

lieu de rencontre, d'échange et de partage dépend de nous, non de la loi: délimiter un territoire et le faire respecter est un instinct que l'homme peut dépasser s'il croit en l'Homme.

Il est également vrai qu'en politique intérieure nous cherchons toujours à laisser l'image de l'union; nous avons même une telle peur de la division que nous en gommons les traces. Si nous regardons de nouveau l'Athènes du V^e siècle, nous voyons une société unie, un idéal démocratique où la politique est l'expression de la majorité. Nous l'idéalisons certes, mais nous voyons que les anciens aussi n'ont cessé de gommer toutes les tensions, les soulèvements, les oppositions: nous voyons par exemple qu'en 403 av. J.-C, après quelques années de tyrannie, de terreur, les Athéniens choisirent l'amnistie générale, le grand «effacement des malheurs». Toute cette période est ainsi mise entre parenthèses, presque gommée de la mémoire. Chez nous aussi, une campagne politique a pu être très violente, les blessures importantes, et nous lisons dans la presse les jours suivants: «Le peuple suisse a décidé...», ou encore «La Suisse a choisi.» Que reste-t-il également dans notre mémoire des guerres fratricides de notre histoire récente, à la source de notre constitution fédérale? Est-ce par peur d'accepter l'existence d'une opposition possible? Non, le débat public, qu'il soit sur l'agora, le forum ou sous la coupole fédérale, a toujours été vécu comme une qualité politique. Alors comment expliquer cette réaction d'oubli?

Je crois pouvoir apporter une réponse possible: nous sommes tiraillés entre deux conceptions du «pouvoir», souvent nous sommes entraînés par l'une alors que nous rêvons de l'autre. Les anciens avaient deux mots pour dire le pouvoir, l'un, *kratos*, l'autre *archè*. Le premier indique un pouvoir pris sur un autre, une victoire d'un parti sur un autre. Le second est un pouvoir institutionnel. Il va sans dire que presque par instinct nous sommes poussés à avoir recours au premier mais que notre intelligence et notre cœur nous disent que le second est supérieur. Le terme même de démocratie, le pouvoir du peuple, est presque inexistant dans les textes grecs car il serait l'aveu de la division de la cité et de la victoire d'un parti sur l'autre; il était remplacé par des expressions comme: les Athéniens, la plupart ... (les opposants devenaient *oligoï*, c'est-à-dire quelques personnes, un petit nombre...). Chez nous aussi, avant une votation, nous parlons de campagne, de mot d'ordre, de stratégie, de victoire, de défaite, de rassembler les troupes, pour ensuite oublier tout cela en chantant la victoire de la démocratie. Par après, nous essayons de métamorphoser une victoire et une défaite en un pouvoir institutionnel, d'oublier le réel pour ne garder que l'idéal: peut-on se contenter de cette cosmétique? L'identité nationale et politique se nourrit-elle vraiment d'un conflit que nous humanisons par la suite?

«Il faut trouver pour la cité, un centre où s'opère le partage. Partage du pouvoir dans la rotation des charges, partage du logos dans le débat, contradictoire mais non conflictuel, où la loi de la majorité veut qu'à l'issue d'un affrontement de discours, l'avis qui l'emporte passe pour le meilleur». Si nous en croyons Nicole Loraux dans son étude politique sur la Grèce antique *, l'important ne réside donc pas dans le fait qu'une thèse l'emporte sur une autre, mais que les citoyens se réunissent dans une synthèse, non pas un consensus minimal fait de quelques points d'accord, mais une véritable synthèse qui repose sur la reconnaissance et l'acceptation que l'avis de l'autre puisse être bon, voire meilleur. A ce moment, la barrière érigée face à l'autre, la division vécue et déniée à l'intérieur, ne seront pas une victoire du *kratos*, des forces instinctives, mais celle de la raison, seule capable de dépasser les contradictions et les différences.

Est-ce utopique de chercher non pas le *«tous unis contre»* mais le *«ensemble dans la quête du meilleur»*? Quelle source d'épanouissement pour le cœur et la raison si nous vivions la politique comme une conquête de l'humain en nous et dans les autres!

* Nicole Loraux: *La Cité divisée*. Critique de la politique. Payot. 1997.